



THE next day I made another voyage, and now, having plundered the ship of what was portable and fit to hand out, I began with the cables. Cutting the great cable into pieces, such as I could move, I got two cables and a hawser on shore, with all the ironwork I could get; and having cut down the spritsail-yard, and the mizzen-yard, and everything I could, to make a large raft, I loaded it with all these heavy goods, and came away. But my good luck began now to leave me; for this raft was so unwieldy, and so overladen, that, after I had entered the little cove where I had landed the rest of my goods, not being able to guide it so handily as I did the other, it overset, and threw me and all my cargo into the water. As for myself, it was no great harm, for I was near the shore; but as to my cargo, it was a great part of it lost, especially the iron, which I expected would have been of great use to me; however, when the tide was out, I got most of the pieces of the cable ashore, and some

of the iron, though with infinite labour; for I was fain to dip for it into the water, a work which fatigued me very much. After this, I went every day on board, and brought away what I could get.

I had been now thirteen days on shore, and had been eleven times on board the ship, in which time I had brought away all that one pair of hands could well be supposed capable to bring; though I believe verily, had the calm weather held, I should have brought away the whole ship, piece by piece. But preparing the twelfth time to go on board, I found the wind began to rise: however, at low water I went on board, and though I thought I had rummaged the cabin so effectually that nothing more could be found, yet I discovered a locker with drawers in it, in one of which I found two or three razors, and one pair of large scissors, with some ten or a dozen of good knives and forks: in another I found about thirty-six pounds value in money—some European coin, some Brazil, some pieces of eight, some gold, and some silver.

I smiled to myself at the sight of this money: “O drug!” said I, aloud, “what art thou good for? Thou art not worth to me—no, not the taking off the ground; one of those knives is worth all this heap; I have no manner of use for thee—e’en remain where thou art, and go to the bottom as a creature whose life is not worth saying.” However, upon second thoughts I took it away; and wrapping all this in a piece of canvas, I began to think of making another raft; but while I was preparing this, I found the sky overcast, and the wind began to rise, and in a quarter of an hour it blew a fresh gale from the shore. It presently occurred to me that it was in vain to pretend to make a raft with the wind offshore; and that it was my business to be gone before the tide of flood began, otherwise I might not be able to reach the shore at all. Accordingly, I let myself down into the water, and swam across the channel, which lay between the ship and the sands, and even that with difficulty enough, partly with the weight of the things I had about me, and partly the roughness of the water; for the wind rose very hastily, and before it was quite high water it blew a storm.

But I had got home to my little tent, where I lay, with all my wealth about me, very secure. It blew very hard all night, and in the morning, when I looked out, behold, no more ship was to be seen! I was a little surprised, but recovered myself with the satisfactory reflection that I had lost no time, nor abated any diligence, to get everything out of her that could be useful to me; and that, indeed, there was little left in her that I was able to bring away, if I had had more time.

LE lendemain je fis un autre voyage. Comme j'avais dépouillé le vaisseau de tout ce qui était d'un transport facile, je me mis après les câbles. Je coupais celui de grande touée en morceaux proportionnés à mes forces ; et j'en amassai deux autres ainsi qu'une aussière, et tous les ferrements que je pus arracher. Alors je coupai la vergue de civadière et la vergue d'artimon, et tout ce qui pouvait me servir à faire un grand radeau, pour charger tous ces pesants objets, et je partis. Mais ma bonne chance commençait alors à m'abandonner : ce radeau était si lourd et tellement surchargé, qu'ayant donné dans la petite anse où je débarquais mes provisions, et ne pouvant pas le conduire aussi adroitement que j'avais conduit les autres, il chavira, et me jeta dans l'eau avec toute ma cargaison. Quant à moi-même, le mal ne fut pas grand, car j'étais proche du rivage ; mais ma cargaison fut perdue en grande partie, surtout le fer, que je comptais devoir m'être d'un si grand usage. Néanmoins, quand la marée se fut retirée, je portai à terre la plupart des morceaux de câble, et quelque peu du fer, mais avec une peine infinie, car pour cela je fus obligé de plonger dans l'eau, travail qui me fatiguait extrêmement. Toutefois je ne laissais pas chaque jour de retourner à bord, et d'en rapporter tout ce que je pouvais.

Il y avait alors treize jours que j'étais à terre ; j'étais allé onze fois à bord du vaisseau, et j'en avais enlevé, durant cet intervalle, tout ce qu'il était possible à un seul homme d'emporter. Et je crois vraiment, que si le temps calme eût continué, j'aurais amené tout le bâtiment pièce à pièce. Comme je me préparais à aller à bord pour la douzième fois, je sentis le vent qui commençait à se lever. Néanmoins, à la marée basse, je m'y rendis ; et quoique je pensasse avoir parfaitement fouillé la chambre du capitaine, et que je n'y crusse plus rien rencontrer, je découvris pourtant un meuble garni de tiroirs, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une paire de grands ciseaux, et une douzaine environ de bons couteaux et de fourchettes ; — puis, dans un autre, la valeur au moins de trente-six livres sterling en espèces d'or et d'argent, soit européennes soit brésiliennes, et entre autres, quelques pièces de huit.

À la vue de cet argent je souris en moi-même, et je m'écriai : — « Ô drogue ! à quoi es-tu bonne ? Tu ne vaux pas pour moi, non, tu ne vaux pas la peine que je me baisse pour te prendre ! Un seul de ces couteaux est plus pour moi que cette somme. Je n'ai nul besoin de toi ; demeure donc où tu es, et va au fond de la mer, comme une créature qui ne mérite pas qu'on la sauve. » — Je me ravisai cependant, je le pris, et, l'ayant enveloppé avec les autres objets dans un morceau de toile, je songeai à faire un nouveau radeau. Sur ces entrefaites, je m'aperçus que le ciel était couvert, et que le vent commençait à fraîchir. Au bout d'un quart d'heure il souffla un bon frais de la côte. Je compris de suite qu'il était inutile d'essayer à faire un radeau avec une brise venant de terre, et que mon affaire était de partir avant qu'il y eût du flot, qu'autrement je pourrais bien ne jamais revoir le rivage. Je me jetai donc à l'eau, et je traversai à la nage le chenal ouvert entre le bâtiment et les sables, mais avec assez de difficulté, à cause des objets pesants que j'avais sur moi, et du clapotage de la mer ; car le vent força si brusquement, que la tempête se déchaîna avant même que la marée fût haute.

Mais j'étais déjà rentré chez moi, dans ma petite tente, et assis en sécurité au milieu de toute ma richesse. Il fit un gros temps toute la nuit ; et, le matin, quand je regardai en mer, le navire avait disparu. Je fus un peu surpris ; mais je me remis aussitôt par cette consolante réflexion, que je n'avais point perdu de temps ni épargné aucune diligence pour en retirer tout ce qui pouvait m'être utile ; et, qu'en fait, il y était resté peu de choses que j'eusse pu transporter quand même j'aurais eu plus de temps.